

Faux départ

Luce Bezig

À la voix de Laurent Lavige

[Cette nouvelle est disponible en audio-description.]

Le titre « Faux départ » est écrit en haut à gauche, en police Bell MT, taille 36. En dessous, taille 20, le nom de l'auteur, Luce Bezig. Alignée à droite, une dédicace, « À la voix de Paul Lavige ». Le reste du texte est justifié et écrit en taille 14, avec des marges de 3 centimètres en haut et en bas et de 4,5 sur les côtés. Interligne de 1,5.

Une cuisine est plongée dans le noir, seul le bout lumineux d'une cigarette annonce une présence. Le mégot est écrasé dans un cendrier. Une silhouette se dessine dans l'entrebâillement de volets qu'on ouvre.]

Anita se laissa surprendre par l'air frais qui lui fouetta le visage. Ça sentait la neige. Avant de refermer la fenêtre elle plissa les yeux pour tenter de percer l'obscurité. Elle

regarda le ciel dégagé, ce ne devait pas être pour aujourd'hui. Nous n'étions que début novembre, elle espérait qu'il ne neigerait pas avant Noël. Cette pensée accentua sa morosité matinale. Il allait falloir mettre les petits plats dans les grands. À coup sûr Maman voudrait qu'on sorte porcelaine et argenterie et le mari lui demanderait une fois encore si elle souhaitait l'accompagner à la messe. Merci bien ! Bon, elle avait encore un mois de répit avant que la question ne soit abordée sérieusement. Pour l'heure, il fallait faire un feu dans le poêle tant que la famille était endormie.

[Vêtue d'une robe de chambre rouge, charentaises écossaises aux pieds, Anita s'affaire autour du poêle en soupirant. Un chat, auquel elle ne porte aucune attention, passe et repasse entre ses jambes.]

« Tu restes dans le noir ? » Augustin pressa l'interrupteur tandis que sa femme plissa des yeux dans une grimace bougonne. C'est qu'elle aimait bien cette ambiance feutrée de la nuit. La lumière l'agressait.

Il se pencha pour l'embrasser. Que lui prenait-il ? Anita tourna vivement la tête, et les lèvres d'Augustin frôlèrent ses cheveux bouclés. Il s'assit à sa place habituelle, où la veille il avait préparé tout ce dont il avait besoin pour le petit déjeuner. Le couple resta un long moment silencieux, chacun plongé dans ses pensées.

L'homme se racla la gorge et d'une voix rauque dit à son épouse : « J'ai vu avec les Ravelli, ils sont d'accord pour que je prenne une semaine au printemps, c'est calme au magasin. On pourrait aller passer quelques jours à Menton. Anne pourrait s'occuper de la petite, et il y a Maman... » Anita se figea. Qu'avait-il aujourd'hui ? Le son de la cuillère qu'elle tournait sans discontinuer dans sa tasse de Nescafé meublait l'absence de réponse.

« Qu'est-ce que tu en dis ? »

[L'ampoule nue diffuse dans la pièce une lumière jaune. Sur le mur qui fait face à Augustin est suspendu un grand calendrier de la Société générale. On peut y lire l'année : 1986.

Augustin, crâne dégarni, lunettes aux verres épais, fixe son épouse avec insistance. Anita a le regard dans le vide et tire nerveusement sur une nouvelle cigarette.]

« Il est hors de question que je laisse Luce seule avec Anne et Maman. Elle serait trop malheureuse. »

Décidément ce bonhomme ne comprenait rien ! Pourquoi ? mais pourquoi l'avait-elle épousé ? Elle avait tout de suite su qu'elle serait malheureuse avec lui, seulement voilà, elle avait quitté sa mère pour se marier, elle n'avait pas pu reculer.

Elle songeait à le laisser. Anne était étudiante, elle pouvait bien vivre à l'année dans sa chambre universitaire, Marc avait quitté la maison depuis quelques années, ce serait

bientôt le tour de Tina, de toute façon avec son caractère déterminé, sa cadette saurait tirer son épingle du jeu... Il ne restait que Luce. L'an prochain elle serait au collège. Si elle prenait un appartement en ville, elle pourrait y aller à pied.

[Anita imagine.]

Elles seraient bien toutes les trois. Le temps que Tina ait son bac, elle dormirait dans le salon, puis elle récupérerait la chambre de sa fille quand elle partirait à son tour. Anita regarda autour d'elle. Qu'amènerait-elle ? La table serait peut-être un peu grande pour sa future cuisine... La marmite à riz était à elle, comme les cocottes et les casseroles. À deux ou trois, elles n'auraient pas besoin de beaucoup de vaisselle. Le problème c'était Maman... Si Augustin voulait bien la prendre avec lui, il lui retirerait une épine du pied. Il pourrait bien faire ça. De toute façon il était incapable de se faire cuire un œuf, il faudrait quelqu'un pour lui faire à manger. Maman et lui s'entendaient si bien... Toujours d'accord pour l'enquiquiner !

[Aussi discrètement que possible, Augustin débarrasse la table et sort de la pièce. Anita, perdue dans ses pensées ne s'en aperçoit pas.]

Elle n'avait jamais travaillé. Comment payer son loyer ? Il lui donnerait une pension, il serait bien obligé... Mais ça ne mènerait pas loin avec son salaire de misère... S'il n'était

pas aussi godichon, il aurait pu travailler pour EDF, ça aurait été autre chose ! Sans compter les avantages en nature... Trop lent, lui avait-on dit à la fin de la période d'essai. Efficace, mais lent...

Elle jeta un coup d'œil au réveil du frigo, presque sept heures et demi. Il n'allait pas tarder à sortir de la salle de bain. Elle ne tenait pas à le revoir avant midi. Elle enfila ses bottes en caoutchouc et sortit faire un tour dans la colline. À peine eut-elle dépassé le grand cerisier qu'il l'appela. Elle feignit de ne pas l'entendre et poursuivit son chemin.

[Un panier sous le bras, Anita s'éloigne de la maison, suivie de près par un chien, plusieurs chats, un canard et des pigeons. Elle frotte ses mains l'une contre l'autre, transie de froid. Une épaisse fumée s'échappe de sa bouche.]

Le froid ne la dérangeait pas tant que ça. C'est certainement ce qu'on ressent au moment de mourir, un froid intense, qui paralyse et vous prend le cœur. Elle s'immobilisa un instant pour voir si le moment était venu. Les yeux fermés elle attendait.

C'était une belle journée. Le soleil perça à travers ses paupières closes et elle vit se dessiner des ombres rouges. La vie la rattrapait. La nature sentait bon. Les couleurs flamboyantes de l'automne la saisirent. Il n'était pas question de mourir, partir, le quitter, était mieux.

Saurait-elle vivre en ville ? Loin de tout ça ? Que deviendraient ses animaux ? Il ne fallait pas compter sur les autres pour prendre soin d'eux... En même temps, quelle contrainte... Ils s'étaient tous posés autour d'elle alors qu'elle ramassait des champignons pour midi. Avec son bec Latulu, le canard, nettoyait les dents de Polisson, le chien, les chats prenaient le soleil et les pigeons n'étaient pas loin. Elle se sentait utile auprès d'eux. Non, pas utile, aimée... C'était cela, elle se sentait aimée auprès de ses bêtes. Pour autant ça ne compensait pas le désagrément de vivre avec son bonhomme. Ou peut-être un peu... Elle devait réfléchir. Après tout il ne buvait pas, n'était pas joueur, jamais il n'élevait la voix. S'il n'y avait les repas, c'était un peu comme si elle vivait sans lui, il était toujours à droite et à gauche à rendre service à la terre entière. C'était bien ça le problème ! S'il avait été plus présent et s'était occupé de son fils, tout aurait été différent ! Et il tardait tant à faire les choses à la maison... Combien de temps avait-il mis à remplacer la vitre brisée dans la chambre de Luce ? La pauvre avait dû rester des mois avec un carton occultant.

[Anita retourne vers la maison, toujours accompagnée des animaux, son panier rempli de girolles.

Dans la cuisine l'évier est plein. Anne la vingtaine et Luce, dix ans, sont assises autour de la table en formica bleu. La petite fait ses devoirs, la grande tourne le bouton d'une radio noire à la recherche d'une station musicale.]

« Déjà debout ? Je n'ai pas vu le temps passer...

- T'es sortie tôt ce matin. Quand j'ai entendu la voiture de Papa je suis descendue pour boire un Nes' avec toi mais j'ai trouvé la cuisine vide.
- Tu sais ce que c'est... toujours la même rengaine avec ton père... ce matin c'était un séjour à Menton... Comme si ça pouvait me faire plaisir... Mais qu'il y aille ! Ça nous fera des vacances !

[Luce laisse son stylo en suspens et la tête baissée vers son cahier contrôle sa respiration. D'un regard, Anne désigne sa sœur à leur mère qui n'en tient pas compte.]

- Si seulement...
- Si seulement quoi ?
- Si seulement j'avais une autre vie. Sans lui. Libre. J'ai laissé la maison de ma mère pour celle d'un homme, c'est pas une vie ça ! Quand est-ce que je pense à moi ?
- ...
- Si je parlais... Jamais elle ne s'en remettrait...

[Regard vers Luce.]

- Tu vas quitter Papa ?
- J'aimerais bien ma chérie... Oh ! c'est pas la peine de pleurer, hein ! C'est ça ou je meurs. Tu préfères que je meure ?

Ce n'était pas la première fois qu'Anita avait ce genre de discussion avec ses filles. En parler, c'était s'évader. Il est difficile de dire si elle y croyait vraiment, les filles, elles, y croyaient, à tel point qu'elles s'imaginaient pouvoir faire quelque chose pour le bonheur de leurs parents. Peut-être même en étaient-elles responsables. Si leur mère n'avait pas eu d'enfant, elle penserait autrement... Elle vivrait de peu, et aurait le destin qu'elle mérite.

Anne se pencha à l'oreille de sa sœur et murmura : « Ce qui compte, c'est qu'on soit tous en bonne santé. »

« Comment comptes-tu faire ?

- Il faudrait que je travaille. Mais je n'ai aucune compétence.
- Tu sais cuisiner, tu pourrais ouvrir un restaurant créole.
- C'est vrai, mais c'est tellement la barbe de cuisiner pour vous, alors pour trente ou cinquante personnes...
- On te filerait un coup de main. Luce ferait la plonge en rentrant de l'école. Ne grimace pas ! Tu peux bien aider un peu Maman, elle fait tout ici... Il faudrait trouver un bon emplacement... Je te ramènerais du gingembre et du piment d'Aix. »

La mère et les filles élaborèrent ainsi des plans toute la matinée. Luce commençait à trouver des avantages à la situation. On lui avait fait miroiter une adolescence épanouie et autonome, contrairement à celles vécues par son frère et ses sœurs.

À l'approche de midi, Anita envoya la petite à la douche :
« Et surtout, pas un mot à Papa, hein ? Ni à Mamie ! »

[Dans la salle de bain, Luce laisse couler l'eau brûlante longtemps sur son corps. Elle ressort de la douche la peau rouge écarlate. Le grand miroir au-dessus du lavabo est embué. Elle écrit en lettres capitales du bout de l'index « NON », puis elle s'assoit sur le rabat de la cuvette des toilettes. La tête dans ses mains elle étouffe un sanglot.]

Blanc typographique annonçant un changement de focalisation.]

Lorsque Luce revint dans la cuisine tout le monde était attablé. Sa mère avait retrouvé sa bonne humeur et l'enfant fut surprise du brouhaha joyeux par lequel elle était accueillie. Tina avait l'air endormie, Luce entendit son père la taquiner *midi, ce n'est vraiment pas une heure décente pour se lever !* Mamie souleva le couvercle de la cocotte qui trônait au centre de la table. Ça sentait bon ! *Enfin Maman ! t'es pire que les gosses ! – Ah ! On n'attendait plus que toi !* lança Anne à Luce. Anita fredonnait « La ballade irlandaise » et Papa sifflait le « Boléro » de Ravel. Tout le monde se régala de la poêlée de champignons. Après le fromage, Tina regretta qu'il n'y ait pas de dessert, elle aurait bien grignoté une petite douceur. Augustin sourit, il se leva et sortit de la

poche arrière de son jean trois tickets de Tacotac qu'il tendit à chacune de ses filles. Il espérait que cela compenserait le manque de sucre. Il y eut des cris de joie, des remerciements. Tandis qu'on grattait, les parents et Mamie discutaient de sujets badins. Luce, impatiente, y allait avec la pointe de son couteau, Anne la reprit, elle pouvait attendre qu'on lui passe une pièce. Tina était déçue, rien au grattage... *Une chance au tirage !* lui rappella son père. Luce poussa un cri strident : 10F pour elle ! *Qu'est-ce que tu veux, une pièce ou un nouveau ticket ? – Un ticket ! Un ticket !* Elle le donnerait à Papa, comme ça, lui aussi aurait une chance de gagner. *Et toi, Anne ?* Anne attendait, elle gratterait plus tard. Faire durer le suspense faisait partie du jeu. Luce était attentive à la façon dont Anita servit sa chicoré à Papa, Papa qui dit à Maman *Laisse, je vais faire la vaisselle.* Par moments, ils avaient l'air de s'aimer ces deux-là, alors, qu'est-ce qui clochait ?

Mamie avait quitté la table pour se pomponner, elle était attendue au club du troisième âge. Tina était allée se doucher en vitesse avant que Papa n'ait besoin de la place dans la salle de bain. Maman buvait un café de plus, fumait une énième cigarette. Ce fut Anne qui finalement se colla à la vaisselle. Luce parlait à tort et à travers. Anita la fit taire : son père voulait se reposer quelques minutes, ne voyait-elle pas qu'il avait la tête couchée dans ses bras croisés sur la table ?

La fillette alla jouer dehors. Sauter dans les feuilles mortes. Courir avec Polisson. Chanter à tue-tête sur la balançoire.

Elle ne voyait pas pourquoi Maman mourrait, elle avait l'air heureuse ce midi.

[Luce assise en haut d'un arbre, guette le départ de son père. Augustin sort de la maison et descend les escaliers en sautillant, un léger sourire aux lèvres. Luce jette une brindille morte dans sa direction. Il relève la tête et la voit. Il lui crie quelque chose d'inaudible à la lecture et lui envoie un signe de la main, auquel sa fille répond.]

La Simca 1000 jaune du père s'éloigne sur le chemin.

Cette audio-description vous a été proposée par Luce Bezig. Écrite et mise en page par Luce Bezig. Avec la voix intérieure du lecteur ou de la lectrice.]

L'auteure

Luce Bezig aime s'aventurer dans les méandres de l'écriture et explore aussi bien la fiction que l'autofiction. Diariste depuis l'enfance, elle s'attache aux détails qui font les gens et le monde. Luce aime les histoires sous toutes leurs formes et cuisine souvent en écoutant des œuvres audiovisuelles... en audio-description.